

LECTURES DE MÉDITATION

Sur Jean 19,17-42

[p. 231]

1. On lit solennellement et solennellement on honore la passion de Celui dont le sang a effacé nos péchés, afin que ce culte annuel ranime plus vivement nos souvenirs et que le concours même des populations jette plus d'éclat sur notre foi. Cette solennité exige donc que nous vous adressions sur la passion du Seigneur le discours qu'il lui plait de nous inspirer. C'est sans doute afin de nous aider à faire notre salut et à traverser utilement cette vie, que le Seigneur a daigné nous donner un grand exemple de patience en souffrant ce qu'il a souffert de la part de ses ennemis, et afin de nous disposer à souffrir, s'il le voulait, de semblables douleurs pour l'honneur de l'Évangile. Cependant comme il n'y a pas eu de contrainte et que tout a été volontaire dans ce qu'il a enduré en sa chair mortelle, on croit avec raison que dans les circonstances de sa passion dont il a fait consigner le récit dans l'Évangile, il a voulu encore indiquer autre chose.

2. D'abord, si après avoir été condamné à être crucifié, il a porté lui-même sa croix (Jn 19,17), c'était pour nous apprendre à vivre dans la réserve et pour nous montrer, en marchant en avant, ce que doit faire quiconque veut le suivre. Du reste il s'en est expliqué formellement. « Si quelqu'un m'aime, dit-il, qu'il a prenne sa croix et me suive » (Mt 16,4). Or, c'est en quelque sorte porter sa croix que de bien gouverner cette nature mortelle.

3. S'il a été crucifié sur le Calvaire (Jn 19,17-18), c'était pour indiquer que par sa passion il remettait tous ces péchés dont il est écrit dans un psaume : « Le nombre de mes iniquités s'est élevé au-dessus des cheveux de ma tête » (Ps 39,13).

4. Il eut à ses côtés deux hommes crucifiés avec lui (Jn 19,18) ; c'était pour montrer que des souffrances attendent et ceux qui sont à sa droite, et ceux qui sont à sa gauche; ceux qui sont à sa droite et desquels il dit : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice » (Mt 5,10) ; ceux qui sont à sa gauche et dont il est écrit : « Quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (1 Cor 13,3).

5. En permettant qu'on plaçât au-dessus de sa croix le titre où il était désigné comme « Roi des Juifs (Jn 19,19), il voulait montrer que même en le mettant à mort les Juifs ne pouvaient empêcher qu'il fût leur Roi : aussi viendra-t-il avec une grande gloire et une puissance souveraine leur rendre selon leurs pauvres; et c'est pourquoi il est écrit dans un psaume : « Pour moi, il m'a établi Roi sur Sion, sa montagne sainte » (Ps 2,6).

6. Ce titre fut écrit en trois langues, en hébreu, en grec et en latin (Ps 2,6) ; c'était pour signifier qu'il régnerait non-seulement sur les Juifs mais encore sur les Gentils. Aussi après ces mots qui désignent sa domination sur les Juifs : « Pour moi, j'ai été établi Roi sur Sion, sa montagne sainte » ; il ajoute aussitôt, pour parler de son empire sur les Grecs et sur les Latins : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes [p. 232] mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage et pour domaine jusqu'aux extrémités de

l'univers » (Ps 2,6-7). Ce n'est pas que les Gentils ne parlent que grec et latin ; c'est que ces deux langues l'emportent sur les autres : la langue grecque, à cause de sa littérature ; la langue latine, à cause de l'habileté politique des Romains. Les trois langues annonçaient donc que toute la gentilité se soumettrait à porter le joug du Christ. Le titre néanmoins ne portait pas Roi des Gentils, mais Roi des Juifs : c'était afin de rappeler par ce nom propre l'origine même de la race chrétienne. « La loi viendra de Sion, est-il écrit, et de Jérusalem la parole du Seigneur » (Is 2,3). Quels sont d'ailleurs ceux qui disent avec un psaume : « Il nous a assujetti les peuples, il a mis à nos pieds les Gentils » (Ps 46,4) ; sinon ceux dont parle ainsi l'Apôtre : « Si les Gentils sont entrés en partage de leurs biens spirituels, ils doivent leur faire part à leur tour de leurs biens temporels » (Rm 15,27) ?

7. Quand les princes des Juifs demandèrent à Pilate de ne pas mettre, dans un sens absolu, qu'il était Roi des Juifs, mais d'écrire seulement qu'il prétendait l'être (Jn 19,21) ; Pilate fut appelé à figurer comment l'olivier sauvage serait greffé sur les rameaux rompus ; car Pilate appartenait à la gentilité et il écrivait alors la profession de foi de ces mêmes Gentils dont Notre-Seigneur avait dit lui-même : « Le royaume de Dieu vous sera enlevé et a donné à une nation fidèle à la justice » (Mt 21,43). Il ne s'ensuit pas néanmoins que le Sauveur ne soit pas le Roi des Juifs. N'est-ce pas la racine qui porte la greffe sauvage et non cette greffe qui porte la racine ? Par suite de leur infidélité, ces rameaux sans doute se sont détachés du tronc ; mais il n'en faut pas conclure que Dieu ait repoussé le peuple prédestiné par lui. « Moi aussi, dit saint Paul, je suis Israélite » (Rm 11,1-2.17) ». De plus, quoique les fils du royaume se jettent dans les ténèbres pour n'avoir pas voulu que le Fils de Dieu régnât sur eux, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident pour prendre place au banquet, non pas avec Platon et Cicéron, mais avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux (Mt 8,11). Pilate aussi écrivit Roi des Juifs, et non pas Roi des Grecs et des Latins, quoiqu'il dût régner sur les Gentils ; et ce qu'il écrivit, il l'écrivit sans consentir à le changer malgré les réclamations de ces infidèles (Jn 19,22) : c'est que bien longtemps auparavant il lui avait été dit au livre des psaumes : « N'altère point le titre, tel qu'il est écrit » (Ps 56,1 ; 57,2). C'est donc au Roi des Juifs que croient tous les Gentils ; il règne sur toute la gentilité, mais comme Roi des Juifs. Telle a donc été la sève de cette racine, qu'elle a pu communiquer sa nature au sauvageon greffé sur elle, sans que ce sauvageon ait pu lui ôter son nom d'olivier véritable.

8. Si les soldats s'approprièrent ses vêtements, après en avoir fait quatre parts (Jn 19,23), c'est que ses sacrements devaient se répandre dans les quatre parties du monde.

9. S'ils tirèrent au sort, au lieu de la partager entre eux, sa tunique sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas (Jn 19,23-24), ce fut pour démontrer clairement que tous, bons ou méchants, peuvent recevoir sans doute les sacrements extérieurs, qui sont comme les vêtements du Christ ; mais que cette foi pure qui produit la perfection de l'unité et qui la produit par la charité qu'a répandue dans nos cœurs le Saint-Esprit qui nous a été donné (Rm 5,5), n'est pas le partage de tous, mais un don spécial, fait comme au hasard, par la grâce secrète de Dieu. Voilà pourquoi Pierre dit à Simon, qui avait reçu le baptême, mais non pas cette grâce : « Il n'y a pour toi ni part, ni sort dans cette foi » (Ac 8,21).

10. Du haut de la croix il reconnut sa Mère et la recommanda au disciple bien-aimé (Jn 19,26-27) ; c'était, au moment où il mourait comme homme, montrer à propos des sentiments humains ; et ce moment n'était pas encore arrivé, quand sur le point de changer l'eau en vin, il avait dit à cette même Mère : « Que nous importe, à moi et à vous ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2,4). Aussi n'avait-il pas puisé dans Marie ce qui appartenait à sa divinité, comme en elle il avait puisé ce qui était suspendu à la croix.

11. S'il dit : « J'ai soif », c'est qu'il avait soif de la foi de son peuple; mais comme « en venant chez lui il n'a pas été reçu par les [p. 233] siens » (Jn 1,11), au lieu du doux breuvage de la foi, ceux-ci lui présentèrent un vinaigre perfide, et le lui présentèrent avec une éponge. Ne ressemblaient-ils pas eux-mêmes à cette éponge, étant, comme elle, enflés sans avoir rien de solide, et, comme elle encore, ne s'ouvrant pas en droite ligne pour professer la foi, mais cachant de noirs desseins dans leurs cœurs aux replis tortueux? Cette éponge était elle-même entourée d'hysope ; humble plante dont les racines vigoureuses s'attachent, diton, fortement à la pierre. C'est qu'il y avait parmi ce peuple des âmes pour qui ce crime devait être un sujet d'humiliation et de repentir. Le Sauveur les connaissait, en acceptant l'hysope avec le vinaigre ; aussi pria-t-il pour elles, au rapport d'un autre Évangéliste, lorsqu'il dit sur la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Lc 18,34).

12. En disant : « Tout est consommé, et en rendant l'esprit après avoir incliné la tête » (Jn 19,30), il montra que sa mort n'était pas forcée, mais volontaire, puisqu'il attendait l'accomplissement de tout ce qu'avaient prédit les prophètes relativement à lui. On sait qu'une autre circonstance était prédite aussi dans ces mots : « Et dans ma soif ils m'ont donné à boire du vinaigre » (Ps 48,22). Ainsi montrait-il qu'il possédait, comme il l'avait affirmé lui-même, « le pouvoir de déposer sa vie » (Jn 10,18). De plus il rendit l'esprit avec humilité, c'est-à-dire en baissant la tête, parce qu'il devait le reprendre en relevant la tête à sa résurrection. Cette mort et cette inclination de tête indiquaient donc en lui une grande puissance ; c'est ce qu'annonçait déjà le patriarche Jacob en bénissant Juda. « Tu es monté, lui dit-il, en t'abaissant ; tu t'es endormi comme un lion » (Gn 49,9) ; c'est que Jésus-Christ devait s'élever en mourant, c'est qu'il avait alors la puissance du lion.

13. Pourquoi les jambes furent-elles rompues aux deux larrons et non pas à lui, qu'on trouva mort ? L'Évangile même l'explique. C'était une preuve qu'au sens prophétique il était bien question de lui dans la Pâque des Juifs, où il était défendu de rompre les os de la victime.

14. Le sang et l'eau qui de son côté, ouvert par une lance, coulèrent à terre, désignent sans aucun doute les sacrements qui servent à former l'Église. C'est ainsi qu'Ève fut formée du côté d'Adam endormi, qui figurait le second Adam.

15. Joseph et Nicodème l'ensevelissent. D'après l'interprétation de plusieurs, Joseph signifie « accru, » et beaucoup savent que Nicodème, étant un mot grec, est composé de victoire, « nikos », et de peuple, « demos ». Quel est donc Celui qui s'est accru en mourant, sinon Celui qui a dit : « À moins que le grain de froment ne meure, il reste seul ; mais il se multiplie, s'il meurt » (Jn 12,24-25) ? Quel est encore Celui qui en mourant a vaincu le peuple persécuteur, sinon celui qui le jugera après s'être ressuscité ?

S. Augustin (354-430), Évêque d'Hippone
Sermon 218, Œuvres complètes, Trad. Raulx, t. 8, p. 231-233.

« Des soldats vinrent donc et brisèrent les jambes du premier, puis du second qui avait été crucifié avec lui. Mais lorsqu'ils s'approchèrent de Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes. Pourtant l'un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et il sortit aussitôt du sang et de l'eau. » L'Évangéliste a veillé au choix de son expression. Il ne dit pas : il frappa ou il blessa, ou rien d'analogue ; mais : « il ouvrit le côté », afin qu'y fût ouverte en quelque sorte la porte de vie par où se sont écoulés les sacrements de l'Église, sans lesquels on ne peut accéder à la vie qui est la vraie vie. Ce sang a été répandu pour la rémission des péchés ; cette eau vient se mêler au breuvage du salut : elle est à la fois ablution et breuvage. Ce mystère était annoncé dans la porte que Noé reçut l'ordre d'ouvrir au flanc de l'arche (Gn 6,16), afin d'y faire

pénétrer les êtres vivants qui ne devaient pas périr par le déluge et qui représentaient l'Église. C'est encore en vue de ce mystère que la première femme fut tirée du côté de l'homme durant son sommeil, et qu'elle fut appelée vie et mère des vivants (Gn 2,22). C'était la figure d'un grand bien avant le grand mal de la prévarication. Ici le second Adam, inclinant la tête, s'endormit sur la Croix, pour qu'une Épouse lui fût formée par ce qui s'épancha de son côté durant son sommeil. Ô mort par qui les morts retrouvent la vie ! Quoi de plus pur que ce sang ! Quoi de plus salubre que cette blessure !

S. Augustin (354-430), Évêque d'Hippone
Traité 120 sur S. Jean

Ce n'est pas pour attribuer de la piété aux Juifs durs et cruels, que le bienheureux évangéliste rapporte ce fait, mais afin de montrer que dans leur stupidité et leur sottise, selon la parole du Christ, ils filtrent le moucheron et avalent le chameau (Mt 23,24). On les voit en effet tenir pour rien les crimes les plus énormes et les plus grands, tandis qu'ils examinent avec un soin attentif des fautes minimes et légères, étalant dans les deux cas leur ignorance. Et la preuve en est facile. Voici en effet qu'après avoir mis à mort le Christ, ils font grand cas du respect du sabbat, et qu'avec une incroyable audace, après avoir outragé l'auteur de la Loi, ils se parent du respect pour la Loi. Ils feignent d'honorer ce jour solennel du sabbat, eux qui ont mit à mort le Maître de ce jour solennel (Mt 12,8), et ils réclament une faveur digne d'eux seuls : qu'on brise les jambes des larrons, infligeant par une souffrance intolérable à ces misérables à demi-morts un coup plus cruel que la mort elle-même.

S. Cyrille (376-444), Évêque d'Alexandrie,
Commentaires sur S. Jean

Afin que du côté du Christ endormi sur la croix, fût formée l'Église, et que s'accomplît cette parole de l'Écriture : « Ils tourneront leurs regards vers Celui qu'ils ont transpercé » (Za12,10) ; une disposition divine permit que l'un des soldats ouvrit d'un coup de lance ce côté sacré, pour que, dans cette effusion de sang mêlé d'eau fût répandu le prix de notre salut, qui, s'échappant des profondeurs du cœur sacré comme d'une source, donnerait aux Sacrements de l'Église le pouvoir de conférer la vie de la grâce, et deviendrait pour ceux qui vivraient dans le Christ le breuvage de « cette source vive qui jaillit en vie éternelle. » (Jn 4,14). Cette fois encore, la lance maniée par le perfide Saül, c'est-à-dire par le peuple juif réprouvé, « a frappé la muraille sans faire de blessures » (1 R 19,10), mais par la divine miséricorde, elle a ouvert le rocher est « fait dans la muraille une cavité comme un nid de colombe » (Ct 2,14). Levez-vous donc, amie du Christ, soyez « comme la colombe qui fait son nid au-dessus du précipice béant » (Jr 48,28, ne cessait pas d'y veiller comme « le passereau qui trouve une demeure » (Ps 83,4), cachez-y vos petits, comme une tourterelle aux chastes amours ; appliquez-y vos lèvres, afin de « puiser les eaux aux sources du Sauveur » (Is 12,3). Car c'est ici le fleuve qui jaillit du milieu du Paradis, et, se partageant en quatre bras, se répand (Gn 2,10) dans les chœurs pieux, féconde et arrose la terre tout entière.

De méchants vigneron ont percé et transpercé non seulement les mains du Seigneur, mais aussi ses pieds (Ps 21,17) ; et la lance de leur fureur ouvrit même son côté, pour atteindre au plus intime du cœur sacré, percé déjà par la lance de l'amour. « Tu as blessé mon cœur, dit-il, au ma sœur fiancée, tu as blessé mon cœur. » (Ct 4,9). Elle a blessé votre cœur, au très aimant Jésus, votre fiancée, votre sœur, votre amie : était-il nécessaire que vos ennemis le blessent à leur tour ? Que faites-vous ô ennemis ? Si le cœur du très doux Jésus est déjà blessé, ou plutôt puisqu'il est déjà blessé, pourquoi lui infliger une seconde blessure ? Ignorez-vous qu'il suffit d'une blessure au

cœur pour le faire mourir et le rendre en quelque sorte insensible ? Il est mort le cœur de mon très doux Seigneur Jésus, parce qu'il a été blessé ; une blessure d'amour a pénétré le cœur de Jésus notre époux, une mort d'amour l'a envahit. Comment une autre mort y entrerait-elle ? Car « l'amour est fort comme la mort » (Ct 8,6), bien plus, il est en vérité plus fort que la mort. La première mort, c'est-à-dire l'amour de nombreux morts, ne peut être chassée de la maison de ce cœur, parce qu'elle l'a conquise par sa blessure inguérissable. Si deux adversaires d'égale force se rencontrent, dont l'un est dans la maison et l'autre dehors, qui peut douter que celui qui est au dedans remporte la victoire. Et voyez quelle est la force de l'amour, qui possède la maison du cœur et le fait mourir d'une blessure de dilection ; et cela non seulement chez le Seigneur Jésus, mais encore en ses serviteurs. C'est ainsi que fut d'abord blessé et mourut le cœur du Seigneur Jésus mis à mort pour nous, tout au long du jour, et traité comme une brebis destinée à la boucherie (Ps 43,22). La mort corporelle survint cependant et triompha pour un temps, afin d'être à jamais vaincue.

Mais puisque déjà nous nous sommes approchés du cœur du très doux Seigneur Jésus et qu'« il nous est bon d'être là » (Mt 17,4), ne nous séparons pas facilement de celui dont il écrit : « Ceux qui se détournent de vous seront inscrits sur la terre » (Jr 17,13). Qu'en sera-t-il au contraire de ceux qui s'approcheront de vous ? Nous nous approcherons de vous, est-il dit, nous tressaillirons et nous nous réjouirons en vous, au souvenir » (Ct 1,3) de votre cœur ! Votre cœur, ô très bon Jésus, est un inestimable trésor, une perle précieuse que nous découvrons en fouillant le champ de votre corps. Qui rejetterait cette perle ? Je donnerai plutôt toutes les perles, j'échangerai toutes mes pensées et mes sentiments pour l'acquérir (Mt 13,45-46), jetant toutes mes pensées dans le cœur du bon Jésus, qui me nourrira (Ps 54,23) sans tromper mon attente.

Dans ce temple, dans ce saint des saints, dans cette arche du testament, « j'adorerai et je louerai le nom du seigneur » (Ps 137,2), disant avec David : « J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu » (2 R 7,27. Moi aussi j'ai trouvé le cœur du seigneur, mon Roi, mon frère et mon ami, du très miséricordieux Jésus ; ne prierai-je donc point ? Oui je prierai, car son cœur est aussi le mien, dirai-je hardiment.

Si en effet, ou mieux parce que le Christ est mon chef, comment ce qui est à mon chef ne le serait-il pas à moi ? Car de même que dans mon corps les yeux de mon chef sont vraiment les miens, ainsi le cœur de mon chef spirituel est aussi le mien. Il est donc bien à moi, et voici que je n'ai avec Jésus qu'un seul cœur. Quoi d'étonnant, puisque « la multitude des fidèles n'avait elle aussi qu'un seul cœur » (Ac 4,32). Ayant donc trouvé, ô très doux Jésus, ce cœur, qui est vôtre et mien, je vous prierai, vous mon Dieu. Accueillez mes prières dans le sanctuaire où vous exaucez ; bien plus, attirez-moi tout entier dans votre cœur. Sans doute les voies tortueuses de mes péchés m'arrêtent ; cependant parce que ce cœur a été dilaté et agrandi par une incompréhensible charité, et que « vous seul pouvez purifier celui qui a été conçu d'une semence impure » (Jb 14,4), ô vous qui êtes le plus beau de tous les hommes, « lavez-moi complètement de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché » (Ps 50,4), afin que, purifié par vous, je puisse m'approcher de vous, qui êtes toute pureté, et que je mérite « d'habiter » en votre cœur « tous les jours de ma vie » (Ps 26,4), d'y voir et accomplir tout ensemble votre volonté.

Car si votre côté fut ouvert, c'était pour nous en ménager l'accès : si votre cœur fut blessé, c'était afin que, dégagés des agitations du dehors, nous puissions habiter dans cette vigne ; mais il a encore été blessé pour nous faire voir, par cette blessure visible, l'invisible blessure de l'amour. Celui qui aime ardemment est en effet blessé par l'amour ; et comment mieux faire voir cette ardeur qu'en permettant à la lance de blesser non seulement le corps mais le cœur lui-même ? La blessure de la chair témoigne donc de la blessure spirituelle, et c'est ce qu'insinue admirablement le texte cité, lorsqu'il répète par deux fois : « Tu as blessé », car la fiancée et sœur est elle-même la cause de cette double blessure. C'est comme si l'époux disait ouvertement : parce que tu m'as

blessé du trait de ton amour, j'ai été aussi blessé par la lance du soldat. Qui en effet laisserait blesser son cœur pour un ami, s'il n'avait reçu d'abord la blessure de son amour ? Il dit donc : « Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur fiancée, tu as blessé mon cœur ». Mais pourquoi [dit-il] « ma sœur fiancée » ? Le seul mot de sœur ou celui de fiancée ne pouvait-il suffire à exprimer l'amour de l'Époux ? De plus, pourquoi le terme de fiancée plutôt que celui d'épouse, puisque l'Église ou toute âme fidèle ne cesse d'enfanter chaque jour, au Christ son Époux, la lignée de ses bonnes œuvres ? Disons-le en peu de mots. Avant que d'être unies par le lien conjugal, les fiancées sont d'ordinaire plus passionnément aimées que par la suite, car avec le temps l'amour lui-même s'apaise. Et pour nous faire entrevoir l'immensité de son amour qui ne décroît pas avec le temps, notre Époux appelle fiancée sa bien-aimée, parce que l'amour qu'il a pour elle est toujours nouveau. Mais pour cette autre raison que les fiancées sont aimées d'un amour charnel, afin que vous ne pensiez à rien de charnel dans l'amour de notre Époux, il donne à sa fiancée le nom de sœur, parce que pour une sœur on n'a pas un amour charnel. Il dit donc : « Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur fiancée », comme pour dire : parce que je t'aime infiniment comme une fiancée, chastement comme une sœur, mon cœur a été blessé pour toi. Qui n'aimerait donc ce cœur tant blessé ? Qui n'aimerait à son tour un cœur si aimant ? Qui n'embrasserait un cœur si chaste ? Elle aime vraiment ce cœur blessé, celle qui, à son tour blessée de son amour, s'écrie : « Je suis blessée d'amour » (Ct 2,5). Elle rend amour pour amour à l'Époux celle qui dit : « Dites au Bien-Aimé que je languis d'amour » (Ct 5,8). Nous donc qui vivons encore dans la chair, rendons, selon nos moyens, amour pour amour, embrassons notre Blessé dont les vigneronnes impies (Mt 21,33) « ont percé les pieds et les mains » (Ps 21,17), le côté et le cœur. Et prions-le de daigner enchaîner des liens de son amour et blesser de son trait notre cœur si dur encore et si impénitent. Amen.

Saint Bonaventure o. f. m. (1217-1274), évêque,
Extraits du Livre de l'arbre de vie, 30, et de La vigne mystique, chapitre III, 2-6.

L'Évangéliste Jean dit : « De sa lance l'un des soldats lui ouvrit le côté », afin que par le côté ouvert, nous apprenions l'amour de son cœur, qui va jusqu'à la mort, et que nous accédions à son amour ineffable par le chemin qu'il prit pour venir à nous. Approchons donc de son cœur, cœur profond, cœur mystérieux, cœur qui pense tout, cœur qui connaît tout, cœur aimant, bien plus, embrasé d'amour ; comprenons que la porte est ouverte et, du moins sous la violence de l'amour, devenons conformes à ce cœur ; entrons dans le secret caché de toute éternité, et maintenant comme révélé dans la mort par l'ouverture du côté : car l'ouverture du côté prouve qu'est ouvert le temple éternel, où est consommée l'éternelle félicité de tous les vivants.

S. Bernardin de Sienne (1340-1444),
Carême de la religion chrétienne, Sermon 55, 2^e partie, Article II, chap. 2 et 3.

C'était vraiment un jour grand et unique, celui où le Rédempteur des hommes reposa dans le tombeau. De ce repos les oracles divins avaient à l'avance annoncé le vénérable mystère. Lorsqu'en effet furent achevés les cieux, les éléments, les êtres vivants et tout ce qui existe, et que l'homme lui-même eût été créé, nous lisons que « Dieu acheva le septième jour l'œuvre qu'il avait faite, et se reposa le septième jour de l'œuvre qu'il avait accomplie. » (Gn 2,2). Or, si cela est dit de la divine Majesté, quand elle s'est reposée de son œuvre, puisque le Fils Unique dit du Père : « Maintenant encore mon Père agit et moi aussi j'agis » (Jn 5,17), Dieu agit toujours en chacun, il agit en tous, même lorsqu'il agit par une créature spirituelle ou corporelle. C'est pourquoi la parole divine, écrite longtemps à l'avance, préfigurait ce repos du Christ que, comme médiateur, Dieu et homme en un seul Emmanuel, il a pris selon sa nature humaine et la substance corporelle assumée, se reposant trois jours au tombeau de toute l'œuvre de rédemption qu'il avait opérée. C'est avec raison que pour manifester la dignité de ce corps, qui surpassait tous les autres, en

raison de la personne du Verbe, il a été dit : « C'était un grand jour que ce sabbat ». Grand, dirai-je, parce que riche de grandes vérités et lourd de multiples mystères. Il signifiait en effet le vrai repos de l'humanité du Christ, le sabbat spirituel excluant les fautes, le corps mystique du Christ et l'éternel repos des saints régnant avec Dieu.

S. Laurent Justinien (1381-1456), Patriarche de Venise,
L'Agonie triomphante ou Jésus-Christ et l'Église glorifiés par la Croix, Homélie, XXI.